

moralisateur, toujours cruel et, parfois, sarcastique. Suspendre le jugement sur ce qu'il doit y avoir derrière/avant/dans/sous la jalousie nous ramène à cette expérience première, qui est la nôtre — réelle, actuelle et consciente.

Ni imaginaire ni sublime

S'il y a une philosophie qui a le droit de se mêler de ce qui nous affecte, avec quelque espoir de nous aider, c'est la phénoménologie. Nous rencontrons une telle réflexion dans l'œuvre de Nicolas Grimaldi. Ancrée à *À la recherche du temps perdu* de Marcel Proust, cette pensée entre dans le détail de l'amour et de l'attente, mais elle réitère l'idée, fort mauvaise et pourtant si chère à tous les censeurs, que la jalousie serait une « psychopathologie de l'imaginaire ». « Rien ne la fonde. Rien ne la justifie. Renchérissant de suppositions, de doutes, de soupçons, elle est un délire de l'imagination. Un tel délire a même parfois toute la gratuité d'un jeu. » À cette idée, dont nous verrons qu'elle ne correspond pas du tout à la vision de Marcel Proust, s'en associe une autre, que nous connaissons bien : à l'origine de la jalousie, il y aurait, pour Proust et, à ce qu'il semble, pour Grimaldi, « une secrète dépréciation de soi⁷ ». Le phénoménologue répète, en somme, le refrain des philosophes du passé, qu'ils soient stoïciens ou libertins, lorsqu'ils se montrent impatients devant la douleur. Cette « fantaisie ombrageuse et chagrine » (Rousseau) « marque la défiance de son propre mérite, est un aveu de la supériorité d'un rival... » (Diderot). « La jalousie est une scénographie de l'imaginaire⁸ », écrit Grimaldi. « La jalousie n'a pas le moindre rapport à la réalité⁴. » La jalousie n'est rien d'autre qu'un fantasme, qui vous fait « sentir secrètement indigné⁵ ». Honte au jaloux qui n'a pas honte !

De manière moins aveugle face à l'expérience jalouse et infiniment plus respectueuse de sa souffrance, Jean-Luc Marion se livre à un véritable éloge de la jalousie. Ce sont des propos inhabituels et remarquables.

Quand celui qui aime et qui a été aimé est trompé, celui qui a aimé, qui aime encore et qui n'est plus aimé doit continuer à aimer. Or,

c'est lui qui a la meilleure part, puisque l'autre a renoncé. C'est celui qui cesse d'aimer qui a perdu. Il faut donc faire l'éloge de la jalousie, sentiment sublime injustement calomnié ! Ce qui est sublime dans la jalousie — car elle peut l'être —, c'est que je suis jaloux parce que l'autre ne m'a pas trahi moi, mais a trahi son statut d'amant. Je lui fais le reproche, à lui, l'amant, de ne plus continuer à jouer⁶.

Cette pensée audacieuse s'inscrit, de nouveau, dans le sillage de *La Recherche*. Proust nous montre narrativement que l'amour est jalousie. Marion théorise cette coïncidence. Davantage, sa pensée nous invite à distinguer le discours savant sur la jalousie (La Rochefoucauld et les moralistes des xvii^e et xviii^e siècles) de ce que *nous-mêmes* pouvons en dire, en nous exprimant à la première personne du singulier. Comme le montre un philosophe proche de Marion, Christophe Perrin, cette pensée nous engage ainsi à nous écarter du « on » pour faire retour sur le « je ». « On » porte des jugements superficiels, hâtifs et hautains sur une émotion qui, dès que « je » m'interroge et m'observe, devient tout autre chose⁷. Étant jalouse, je sais que ma jalousie n'est rien de moins que ma persistance dans l'amour, ma fidélité qui dure. J'ai l'air de perdre, mais je « gagne ». Car l'amour, pour Marion, doit être un don qui va de l'avant, qui précède gratuitement toute réponse — dans une visée parfaitement désintéressée. « L'amour est le fait des téméraires, non des apothicaires, écrit Perrin, de ceux qui osent, non de ceux qui dosent », d'où sa « rationalité » généreuse, explosive, sublime⁸. L'amour vrai doit devancer toute considération d'échange ou de compétition. La jalousie, par conséquent, accomplit ce devoir.

Je suis jalouse

Je partage cette perspective. Le travail historique et textuel mené dans ce livre va précisément dans cette direction. Il nous faut exposer la réprobation systématique dont la jalousie continue de faire l'objet. Mais, à partir de mon expérience, à la fois de l'infidélité et de la douleur jalouse, je ne saurais souscrire à un « je », qui serait accablé et pourtant entêté ; ravagé, mais prêt à tendre l'autre joue, bref : un « je » catholique, sacrificiel et oblatif. Je propose, plutôt, une éthique

de la réciprocité et, plus précisément, du plaisir réciproque car il y a, dans l'amour, une attente de jouissance, de justice et de mérite. Il faut faire l'éloge de la jalousie, j'en conviens volontiers, mais pour des raisons d'égalité et de loyauté. Et cela, non pas parce que nous ferions, chichement, le bilan des avoirs et des dépenses, mais parce que celle ou celui qui casse l'accord des désirs fait *souffrir* l'autre. L'infidélité est impardonnable. On passe l'éponge, bien sûr, on trouve toutes sortes d'arrangements, mais une brèche a été ouverte dans le cœur de l'amour.

Je me reconnais, par conséquent, dans un « je » à l'antique. Je me reconnais aussi dans un « je » qui ne serait pas kitsch. J'entends par « kitsch » (avec Milan Kundera) le « je » qui se complaît dans l'auto-satisfaction du témoignage édifiant, qui contemple sa vie avec « une admiration émue », pour conclure que tout est bien qui finit bien car, grâce à la douleur, je suis devenue qui je suis – et je suis tellement merveilleuse. J'ai le dernier mot, en somme, et je me vautre dans le bénéfice du locuteur : regardez-moi donc, je suis le héros triomphant de mes malheurs ! Mon « je » est plus humblement ironique : furieux, candide, réaliste. Souffrir ne sert à rien. Je me serais bien passée du mal qu'on m'a fait et de celui que j'ai pu faire. J'ai rebondi, j'ai tourné la page, j'ai appris des choses, sans doute, mais cet apprentissage ne rache pas une once de tout ce mal inutile.

Je me reconnais, pour finir, dans un « je » genré. Les femmes n'ont pas l'exclusivité de la souffrance jalouse, loin de là, mais elles ont été institutionnellement interdites de jalousie. La polygamie – qui est, en fait, polygynie – n'est possible qu'à ce prix. Que ce soit parmi les mormons dans l'Utah, ou dans les sociétés non européennes qui la pratiquent, cette asymétrie ne peut marcher que si les épouses consentent à faire cette politesse à leurs maris. Comme le remarque Montaigne, à propos des Cannibales, ces femmes sont « plus soigneuses de l'honneur de leurs maris que de toute autre chose ». C'est pourquoi elles « mettent leur sollicitude » à favoriser la multiplication des partenaires, « d'autant que c'est un témoignage de la vertu du mari ». Dans nos propres climats, nous avons l'habitude des épouses d'hommes politiques dont l'infidélité a été exhibée sur tous les écrans du monde. Crispées et muettes, pâles et trop maquillées, elles se tiennent toutes droites, à côté de leurs époux. Ils s'excusent publiquement. Elles supportent, stoïquement. Ce sont les icônes modernes

de la honte d'avouer. Elles obéissent, dans une fureur retenue, à l'impératif de faire comme si de rien n'était. Sénèque serait fier d'elles. « C'est une vertu proprement matrimoniale, mais du plus haut étage », comme dirait Montaigne.

C'est, plutôt, une abdication. Accepter de bonne grâce la pluralité sexuelle d'un homme est, pour une femme, un acte de renoncement à la réciprocité du singulier. Si le principe de la position féministe a affaire au droit de chaque femme d'être reconnue égale, revendiquer le droit à la jalousie est un geste féministe. Nous ne le savons pas parce que Simone de Beauvoir a emprunté, en version militante et sans passer à la mairie, la voie de la complaisance conjugale. Et nous lui avons emboîté le pas. La femme contemporaine se plie au conformisme social qui impose de se montrer « digne », autrement dit d'encaisser le coup, en silence. La femme antique exigeait son dû. Moi aussi.

Plus d'amour-propre que d'amour

Dans une perspective plus épicurienne que stoïque, je pense qu'avant de se précipiter dans l'administration sentencieuse du blâme il faut suspendre le jugement. La suspension du jugement est le geste fondateur de la phénoménologie, bien sûr, mais c'est un geste d'autant plus essentiel que, dans ce cas, le prêt-à-penser nous enjoint d'abord de juger, ensuite de nous taire. La passion inavouable tend à se cacher, nous disent les philosophes, mais elle a bien raison de le faire. C'est une passion méchante, mesquine, méfiante, rébarbative, sinistre et amère. Il est de notre devoir de la dissimuler. Mieux encore, pour notre bien, il faut s'abstenir de l'exprimer et, si possible, de l'éprouver. Il y va de notre qualité morale. « Les amants délicats craignent de l'avouer. » Soyons donc délicats ! Projetons-la, cette passion ignominieuse, sur les mauvais Sauvages, les femmes, les bourgeois ou les gens du monde – selon qui l'on excère le plus.

Reconnaître sa douleur et la dire à la première personne signifie relever le défi de ce chantage, défer l'interdit qui pèse sur la parole jalouse, refuser de se laisser intimider, n'avoir cure de la honte et